

La pensée libertarienne. Genèse, fondements et horizons d'une utopie libérale, de Sébastien Caré, Paris, Presses universitaires de France, 2009, 359 p.

Dany Thibault

Volume 29, numéro 2, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045181ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045181ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thibault, D. (2010). Compte rendu de [*La pensée libertarienne. Genèse, fondements et horizons d'une utopie libérale*, de Sébastien Caré, Paris, Presses universitaires de France, 2009, 359 p.] *Politique et Sociétés*, 29(2), 185–187.
<https://doi.org/10.7202/045181ar>

La pensée libertarienne.

Genèse, fondements et horizons d'une utopie libérale

de Sébastien Caré, Paris, Presses universitaires de France, 2009, 359 p.

«Le libéralisme aurait-il fait peau neuve ?» C'est sur cette interrogation que s'ouvre *La pensée libertarienne* de Sébastien Caré. Pour ce dernier, la réponse est claire : le libéralisme a effectivement fait peau neuve et c'est dans l'étude de la pensée libertarienne qu'il faut rechercher les marques de cette régénérescence. D'emblée, l'auteur présente le libertarianisme comme une «utopisation» du libéralisme. Reprenant à son compte la distinction établie par Paul Ricoeur entre idéologie et utopie, il affirme que là où l'idéologie libérale dissimule, légitime et intègre, l'utopie libertarienne explore, subvertit et rompt (p. 10). Pour lui, le processus d'utopisation intervient à deux niveaux. D'une part, le libertarianisme s'avère être une généralisation et une extension des principes libéraux à tous les champs de la vie sociale. D'autre part, il associe le libertarianisme à une subversion du libéralisme. Dans l'optique libertarienne, le libéralisme s'est vicié au contact du pouvoir, devenant instrument d'un conservatisme défenseur de l'ordre établi. Il s'agit dès lors de le ramener à son esprit originel, subversif et antiétatiste.

La présentation que Sébastien Caré fait du libertarianisme se déroule en trois temps. Dans une première partie, il tente de retracer la genèse du libertarianisme aux États-Unis. Ce chemin le conduit à aborder l'émergence du libertarianisme comme une «réaction à l'invention du nouveau conservatisme» (p. 70) dans les années 1950, une réaction s'inspirant et réalisant la synthèse de trois traditions antiétatistes distinctes : l'antiétatisme moral de l'anarchisme individualiste, l'antiétatisme économique du libéralisme classique et l'antiétatisme isolationniste de la *Old Right*. En pleine guerre froide, le libertarianisme se pose en successeur de la *Old Right* et contre l'intervention américaine pour endiguer la menace communiste. C'est sur cette question de politique étrangère que se consomme le schisme entre libertariens et nouveaux conservateurs.

Dans un deuxième volet plus théorique qu'historique, S. Caré s'attèle à démontrer la diversité des fondements épistémologiques et éthiques sur lesquels reposent les diverses utopies libertariennes. De l'économie néoclassique à la praxéologie autrichienne, en passant par l'objectivisme d'Ayn Rand, plusieurs assises semblent pouvoir fonder, d'un point de vue épistémologique, le libertarianisme. D'un point de vue éthique, la diversité des fondements est tout aussi impressionnante. Conséquentialiste, le libertarianisme se fait téléologique chez Ludwig von Mises et David Friedman et archéologique chez Friedrich Hayek. Déontologique, il se fait «jusnaturaliste» chez Murray Rothbard et Robert Nozick et contractualiste chez James Buchanan et Jan Narveson. À ces approches qui se contentent de déterminer le cadre social le plus juste s'ajoute aussi l'éthique de la vertu égoïste de Rand qui pose, au contraire des approches précédentes, un jugement au niveau des actions individuelles.

Dans une troisième et dernière partie, Sébastien Caré présente les différents horizons d'attentes des penseurs libertariens. Encore une fois, l'auteur illustre bien la pluralité des espoirs et des désirs libertariens. Alors que certains penseurs anarcho-capitalistes tels Rothbard et Friedman envisagent la disparition complète de l'État et la privatisation de tous ses services, d'autres comme Nozick et Rand rejettent cette idée «utopiste» et prônent un État minimal. Défilant la pente vers le «plus d'État», l'auteur présente enfin les utopies libérales de Buchanan et Hayek.

Dans l'ensemble, *La pensée libertarienne* de Sébastien Caré offre une bonne synthèse de ce qu'est le libertarianisme et vient combler un vide évident sur le sujet dans la littérature francophone. Sans s'adresser aux purs néophytes, l'ouvrage intéressera surtout ceux qui souhaitent s'introduire au libertarianisme ou en obtenir une vue d'ensemble. Avec ce livre, Caré fournit

une introduction fouillée et bien appuyée à ce courant de pensée souvent méconnu de ceux-là même qui le critiquent. Les lecteurs désireux de pousser plus loin leur investigation pourront se référer à l'abondante liste d'ouvrages, classés par thèmes, qui figurent en bibliographie.

La force du travail de Sébastien Caré est précisément de ne pas tenter de forcer les choses. Le libertarianisme, n'en déplaise à certains de ses détracteurs, est une pensée complexe. Comme toute « idéologie » politique, il se présente à l'œil attentif comme un ensemble hétéroclite de positions, composé de rivalités souvent plus vives à l'interne qu'à l'externe. L'auteur ne tente pas de masquer cette complexité et de présenter le libertarianisme comme une pensée uniforme et sans contradiction. Les dissensions entre les différents intellectuels du mouvement lui fournissent d'ailleurs les principaux axes de son ouvrage. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un œil aux sous-titres des trois parties du livre : « Une fédération d'antiétatismes », « Des points de départ opposés » et « Des horizons d'attentes variés ». Employer l'expression « archipel d'utopies libertariennes » pour décrire un mouvement regroupant des personnalités aussi diverses que Rothbard, Hayek, Nozick, Friedman et Rand s'avère, en ce sens, un choix judicieux.

On pourra cependant reprocher à l'auteur d'élaborer sa thèse du libertarianisme comme utopisation du libéralisme à partir d'une définition excessivement restreinte du libéralisme. Il semble en effet vouloir entendre par « libéralisme » ou « libéralisme classique » un pur libéralisme économique. Cela s'observe dès les premières pages de l'ouvrage dans lesquelles il affirme que « [l]a mutation opérée par le libertarianisme consiste à sortir le libéralisme du seul domaine économique pour en étendre la logique à tous les champs de la vie sociale » (p. 12). Peindre le libéralisme comme une doctrine strictement économique permet certes de présenter le libertarianisme comme une généralisation de celui-ci, mais une telle façon de faire néglige la polysémie naturelle du terme et les contestations de sens dont il fait l'objet à l'intérieur même de la tradition libérale. Si l'économie constitue bel et bien un élément important du libéralisme classique, il semble quelque peu réducteur et artificiel de dépouiller le libéralisme de son humanisme et de sa tolérance en matière de religion. L'auteur lui-même semble d'ailleurs devoir élargir de temps à autre le sens qu'il accorde au terme, ainsi lorsqu'il se réfère au libéralisme des pères fondateurs américains (p. 54).

Finalement, si l'ouvrage de S. Caré s'avère dans l'ensemble fort convaincant, il reste que sa critique du libertarianisme, inspirée du néo-républicanisme, n'est pas aussi efficace. Cette critique qui fait également office de conclusion évoque « la principale dérive du libertarianisme » (p. 327), qui serait de mener à un « dépérissement du politique » (p. 335). Pour l'auteur, l'utopie libertarienne fait l'erreur de rompre le lien social existant autour de l'État, sans en proposer de nouveau : « [l]e seul lieu où périssent vraiment les idéologies serait ainsi l'utopie libertarienne. La société n'y aspirerait plus à rien, expierait, et s'abandonnerait aux individus » (p. 335).

Sans nécessairement être soi-même libertarien, on peut rétorquer à cette critique qu'elle confond l'État avec la société et qu'il est tout à fait possible de concevoir la politique autrement qu'à travers le prisme de l'État. L'auteur est pleinement conscient de cette objection et évoque lui-même la possibilité pour les individus de se regrouper au sein d'associations privées pour faire entendre leur voix. Il maintient cependant sa position en arguant que la réalisation de l'utopie libertarienne conduirait tout de même à la création d'un monde peuplé de communautés parallèles, sans liens les unes avec les autres. Si l'on peut évidemment douter de la plausibilité d'une telle éventualité avec les réseaux de communications actuels, on peut surtout se demander en quoi la situation serait différente d'une société internationale composée d'États-nations.

Cependant, l'utopie libertarienne constitue surtout, pour Caré, « une aventure très risquée dans laquelle, à l'inverse du pari pascalien, on aurait plus à perdre qu'à gagner » (p. 337). Pour lui, le problème vient du fait que le libertarianisme vise ultimement à détruire ses propres conditions de viabilité. En s'attaquant à l'État tel que nous le connaissons aujourd'hui, les libertariens s'attaquent aussi au dernier rempart assurant la tolérance et le pluralisme.

Comme il le mentionne, «[a]ucun des anarcho-capitalistes ne nie, par exemple, que son utopie pourrait bien se renverser en son contraire. Mais ce contraire n'est-il pas pire que la société actuelle?» (p. 337). Cette seconde critique est plus intéressante, mais elle ne s'adresse en réalité qu'à une frange plus radicale de la mouvance libertarienne. En effet, des libertariens modérés comme Buchanan et Hayek reconnaissent pleinement la nécessité de l'État comme dispositif de neutralisation et comme moyen d'assurer la pérennité des valeurs libertariennes. Ces libertariens envisagent eux aussi, à divers degrés, une liberté *par* l'État. La fracture entre libertariens et néo-républicains ne s'avère donc pas aussi nette qu'on pourrait le croire au premier abord. Philip Pettit se voit d'ailleurs lui-même obligé de reconnaître au passage que Hayek est l'auteur contemporain chez qui l'ambivalence entre une conception libérale et une conception républicaine de la liberté est la plus forte.

Ces dernières remarques n'enlèvent toutefois rien à la valeur et à la qualité du travail de Sébastien Caré. *La pensée libertarienne* reste une introduction solide et fouillée à l'univers trop souvent méconnu du libertarianisme. Sa publication vient pallier une carence évidente dans la littérature francophone et était, en ce sens, on ne peut plus souhaitable. Déjà, cet ouvrage trouve sa place parmi les références essentielles sur le sujet. Et si l'on peut parfois trouver que l'auteur met excessivement l'accent sur une poignée d'intellectuels au détriment des actions des masses militantes, il faut se rappeler que *La pensée libertarienne* s'inscrit au cœur d'un projet plus vaste. Une sociologie de ce «mouvement asocial» est à prévoir.

Dany Thibault
Université de Montréal